SAINT PAUL

APÔTRE DES NATIONS

PAR

JOSEPH HUBY, S. J.

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens
PARIS

Nihil obstat
Lutetiae Parisiorum, die 29 septembris 1943.
A. Brou, s. j.

Imprimatur
Lutetiae Parisiorum, die 2 octobris 1943.
A. Leclerc, v. g.

Droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays
Copyright 1944, by Albin Michel.

SAINT PAUL
APÔTRE DES NATIONS

Saint Paul est un converti, au sens plein du mot. Sur le chemin de Damas, il n'a pas été seulement renversé, mais, suivant son expression, « empoigné » par le Christ, complètement retourné : de persécuteur du Christ il est devenu son serviteur, son homme-lige ; le loup qui dévastait la bergerie, a été changé en l'un de ces agneaux par lesquels d'anciennes mosaïques figurent les apôtres de chaque côté du Christ Pasteur. Sa vie se partage donc naturellement en deux périodes : avant et après la conversion. Un même acteur en deux personnages : Saul le pharisien, Paul, apôtre du Christ.

I

SAUL LE PHARISIEN

1. *Enfance et adolescence.*

Peu d'hommes ont eu autant que saint Paul la conviction que les individus sont appelés par Dieu à remplir une tâche qu'il leur a assignée, à répondre à une *vocation*. Sa vocation à lui, ce fut, sans rien sacrifier du trésor religieux accumulé pendant une longue suite de siècles dans la révélation de l'Ancien Testament, de débarrasser le christianisme de tous les liens qui l'emmaillotaient dans son berceau de Jérusalem, de le dégager des rites et des observances mosaïques qui faisaient du judaïsme ce qu'il est encore aujourd'hui, le bien d'un peuple, d'une race, d'ouvrir les portes de la foi au monde païen, sans distinction de race, de caste, de nationalité, d'abattre ainsi toutes les barrières qui faisaient pratiquement obstacle à l'universalisme de la religion de Jésus. C'était la volonté de son auteur que l'Évangile fût prêché à toute créature sous le ciel ; cette volonté, nul mieux que « l'Apôtre des Gentils » ne l'a comprise ni réalisée.

Nous plaçant à ce point de vue, qui est, peut-on dire, le point de vue de Dieu, nous pouvons discerner après coup dans l'enfance et la jeunesse de saint Paul de secrètes et anonymes préparations à sa mission providentielle.

Il naît à Tarse, métropole de Cilicie, dans la première décade de l'ère chrétienne : il est donc de quelques années plus jeune que Jésus. Sa famille, que saint Jérôme dit originaire de Giscala en Galilée, s'était acquis aisance et considération dans la cité où elle avait été transplantée, peut-être à la suite de quelque invasion. Elle avait gardé jalousement son trésor ethnique et religieux, la pureté du sang et la fidélité au judaïsme, hors de toute contamination et compromission avec le monde hellénique. C'était un milieu dévot, strictement attaché non seulement aux multiples observances de la Loi mosaïque, mais aux traditions pharisaïques qui en resserraient les mailles. Au jour du sabbat on se serait sans doute interdit ce que les pharisiens de Galilée reprochaient aux disciples de Jésus, d'arracher quelques épis de blé pour apaiser leur faim. Par race et par religion Paul pouvait se vanter, autant que quiconque dans sa nation, d'être Hébreu cent pour cent.

D'autre part, il n'est pas emprisonné de corps et d'âme dans les limites étroites d'un ghetto. Il est citoyen d'une ville « qui n'est pas sans renom » et, privilège plus envié, citoyen romain par droit de naissance : ce qui suppose que son père était un homme en vue, un notable dans la cité, pour posséder ce titre parcimonieusement distribué, même à prix d'or, aux provinciaux et surtout aux Juifs. Nulle part dans l'empire romain, qui comprenait presque tout l'univers alors connu, Paul ne sera un étranger, pas plus que ne l'est aujourd'hui un Anglais dans le Commonwealth britannique. Il a ainsi des attaches naturelles aux deux groupes constituant l'humanité religieuse de son temps, qu'il aura pour mission de fondre en un seul homme nouveau dans le Christ Jésus, le Juif et le Gentil ou païen. Son double nom reflète cette appartenance : l'hébraïque *Schaoul*; Saul, le nom du premier roi d'Israël, sorti de la tribu de Benjamin dont lui-même se réclamait ; le gréco-romain *Paulus*, le seul nom qu'il emploie dans ses lettres et que d'après les Actes des Apôtres il ait continué à porter après que dans son premier grand voyage missionnaire il eut converti le proconsul romain de Chypre, Sergius Paulus.

Comme son nom, son éducation portera la double empreinte de l'influence juive, prépondérante, et de

l'influence hellénique. Il apprend en famille l'araméen qui était le langage des Juifs de Palestine où depuis plusieurs siècles il avait supplanté l'hébreu. C'est sa langue maternelle, celle dans laquelle Jésus l'interpellera sur le chemin de Damas : « Schaoul, Schaoul, pourquoi me persécutes-tu ? » De bonne heure aussi, — les rabbins fixaient cet âge à cinq ans, — il a commencé à s'initier à l'hébreu, la langue des Écritures sacrées, passée à l'état de langue savante qui n'avait plus de vie que dans la liturgie et les écoles rabbiniques.

A Tarse, dans l'intérieur même du quartier juif, et à plus forte raison s'il en sortait, il pouvait entendre les sons d'un autre langage beaucoup plus riche en vocables et d'une syntaxe infiniment plus déliée que les langues sémitiques, araméen ou hébreu : le grec, qui depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand et le règne de ses épigones, les Séleucides en Syrie, les Ptolémées en Égypte, était devenu la langue commune (*Koiné*) de tout le bassin oriental de la Méditerranée. Paul l'apprit, non par bribes et d'aventure, comme le camelot levantin qui au contact des étrangers apprend juste assez de français ou d'anglais pour les besoins de son commerce, mais comme un jeune bas-breton qui apprend le français au collège pour le parler et l'écrire correctement, même avec élégance, et s'en fait une langue usuelle, souvent plus pratiquée que sa langue maternelle. Paul a dû avoir un précepteur grec ou fréquenter sous la conduite d'un pédagogue une école de grammairien. De telles écoles ne manquaient pas dans sa ville natale, ni d'autres d'un degré plus élevé, car Tarse était ce que nous appellerions aujourd'hui une ville universitaire, l'émule d'Athènes et d'Alexandrie : des rhéteurs et des philosophes, dont l'un, le stoïcien Athénodore, fut le précepteur de l'empereur Auguste, y faisaient profession d'enseigner « la sagesse du discours », l'art de bien dire et de bien penser.

Paul n'a pas suivi leurs cours de rhétorique ni de philosophie. Les rapprochements que l'on a pu faire entre la langue de ses épîtres et celle des stoïciens, Épictète, Marc-Aurèle, n'obligent pas à admettre des emprunts directs à cette secte philosophique : il s'agit d'idées qui étaient dans l'air, d'expressions qui n'ont rien d'une technique ésotérique et qui

étaient devenues le bien commun de la société cultivée. L'attitude de Paul est à l'opposé de celle de son contemporain, le juif alexandrin Philon, tout pénétré d'influences platonicienne et stoïcienne. Il ne sera l'homme d'aucune école ; il n'aura qu'un maître, le Christ. Est-il encore nécessaire de supposer que pour donner plus de vivacité à un développement Paul imite consciemment les stoïciens quand il emploie comme eux le *diatribé* ou discussion avec un interlocuteur fictif ? On peut en douter. Toujours est-il que le fait qu'on ait pu rapprocher saint Paul des stoïciens est déjà l'indice qu'en lui on a affaire à quelqu'un qui sait écrire.

On lui a attribué une correspondance avec le philosophe Sénèque : l'œuvre est apocryphe. Mais il reste vrai que saint Paul était homme à tenir conversation avec Sénèque, comme il le fit en réalité avec Gallion, le frère de Sénèque, proconsul d'Achaïe, avec le proconsul de Chypre, Sergius Paulus, avec les procurateurs de Judée, Félix et Festus, avec le roi Hérode Agrippa II et sa sœur Bérénice, immortalisée par Racine. Saint Paul se sent tout aussi à l'aise devant les rois et les reines ou les plus hauts magistrats de l'empire que parmi les petits commerçants et artisans de Corinthe ou l'équipage d'un bateau grec. Ses lettres en témoignent, il manie le grec avec l'aisance d'un « honnête homme », comme on disait au XVII^e^ siècle ; sa langue est celle de la conversation entre gens bien élevés, sans affectation de purisme comme sans boursouflure. Maître de son instrument, il passe sans effort d'une exposition doctrinale à une discussion dialectique, d'une simple exhortation morale à une envolée de haute éloquence. Les difficultés réelles que présente sa lecture, ne viennent pas de l'étrangeté du vocabulaire, mais de l'impétuosité de la pensée qui à certains moments se précipite par bonds avec des arrêts, des reprises, des digressions, des heurts de construction imprévus, ou de notre ignorance des circonstances concrètes auxquelles il est fait allusion.

Tout en pliant le grec à exprimer des pensées d'une richesse et d'une profondeur peu communes, saint Paul ne donne pourtant pas l'impression d'un lettré, versé dans la connaissance des écrivains classiques de la Grèce : aucune réminiscence chez lui

d'Homère, de Platon, de Pindare ou des poètes tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, ni des orateurs, Lysias, Isocrate ou Démosthène. Dans toute son œuvre, qui abonde en réminiscences bibliques, on n'a relevé que trois citations d'auteurs profanes : dans le discours à l'Aréopage athénien un hémistiche qui se rencontre dans deux poètes antérieurs à Paul, son compatriote cilicien Aratos et le philosophe stoïcien Cléanthe ; dans la première épître aux Corinthiens un vers du poète comique Ménandre, et dans l'épître à Tite un dicton satirique contre les Crétois, attribué à un de leurs « prophètes », le légendaire Epiménide. Ce sont des textes, surtout les deux derniers, le proverbe de Ménandre et le dicton d'Epiménide, qui passaient de bouche en bouche et que Paul a pu entendre et retenir sans être remonté aux sources. Quoi qu'il en soit, ils ne suffisent pas à faire de Paul un familier des classiques. Il ne possède à fond qu'un seul livre, la Bible, qu'il cite d'après la traduction grecque des Septante, sans s'astreindre cependant à une stricte littéralité.

Tarse a rendu au futur apôtre d'autres services que de lui procurer la connaissance du grec. On n'y remuait pas que des idées. Autant que par ses écoles, Tarse était renommée par son commerce, par le trafic de son port sur le Cydnus, à peu de distance de la Méditerranée. Une population mêlée, Occidentaux et Orientaux, y séjournait ou y passait avec ses costumes variés et ses cultes non moins bariolés de divinités romaines, grecques, égyptiennes, syriennes, perses, sans compter de vieux dieux hittites. Sur toute cette activité l'administration romaine étendait son autorité, qu'elle savait faire respecter par la force de ses légions. Au siècle précédent Pompée avait nettoyé la mer des bandes de pirates dont la Cilicie était le repaire. Il est impossible que tous ces spectacles n'aient pas fait impression sur un esprit aussi éveillé que celui du jeune Saul. Citoyen romain, ayant la fierté de son titre et sachant au besoin le faire sonner très haut, il gardera toujours envers les représentants du pouvoir qui assure la *pax romana*, gouverneurs de province, officiers de l'armée, tribuns, centurions, une attitude sympathique et déférente. Il a dû admirer le bel ordre d'un défilé de légionnaires, « sanglés dans la rudesse et la force

romaine » (Péguy) : c'est de leur équipement, chaussures, bouclier, ceinturon, casque, glaive, qu'il s'inspirera pour décrire l'armure spirituelle du chrétien (Eph. VI, 13-17). Et le mouvement des navires qui abordaient à Tarse, puis repartaient pour de nouveaux périples, n'était-il pas une invitation au voyage ? L'imagination de Saul s'est familiarisée avec les perspectives des traversées par mer, qui si longtemps firent l'effroi des Juifs de Palestine. Plus tard, dans ses missions apostoliques, il n'hésitera pas à affronter les dangers de nombreuses traversées ; plusieurs fois il fera naufrage, il passera un jour et une nuit en péril d'être englouti par l'abîme, pourtant il ne renoncera pas aux voyages par bateau ; il acquerra l'expérience de la navigation, au point de pouvoir donner aux marins eux-mêmes des conseils qui, s'ils avaient été suivis quand il fit, comme prisonnier, la traversée de Palestine en Italie, auraient évité la perte du vaisseau sur la côte de l'île de Malte.

D'avoir passé ses premières années jusqu'au milieu de son adolescence dans une grande ville hellénisée lui a valu un autre avantage : il a connu le paganisme de plus près que ne pouvaient le faire des Judéens. Comme à tout jeune Israélite fervent, on lui a inculqué la plus absolue répulsion pour l'idolâtrie païenne, pour l'adoration de dieux multiples sous « des images de l'homme périssable, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles », et il maintiendra toute sa vie l'intransigeance de cette réprobation. « N'allez pas vous accoupler sous un même joug avec les infidèles, écrira-t-il aux Corinthiens. Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité ? quelle société entre la lumière et les ténèbres ? quel accord entre le Christ et Bélial ? quelle part entre le fidèle et l'infidèle ? quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes, nous, le temple du Dieu vivant » (II Cor. VI, 14-16). Mais le contact avec la réalité vivante l'a amené à distinguer le paganisme en tant que système religieux, culte des idoles socialement organisé, et les individus païens. A Tarse il a vu de ces païens « craignant Dieu », comme les appelle le livre des Actes, qui gravitaient autour de la synagogue et, sans s'astreindre à toutes les observances de la Loi mosaïque, spécialement à la circon-

cision, acceptaient le monothéisme d'Israël et pratiquaient le repos sabbatique. C'est donc que dans les âmes païennes tout n'est pas corrompu et qu'on peut les convertir du culte des vaines idoles à l'adoration du Dieu vivant et véritable. Il est vrai que dans le premier chapitre de l'épître aux Romains saint Paul a tracé un tableau très sombre de la corruption païenne : tout entier à son dessein de montrer que l'Évangile apporte le salut au monde, il débride et étale les plaies de la société gréco-romaine pour lui faire sentir quel besoin elle a du Christ Sauveur. Mais ce n'est pas pour saint Paul toute la réalité. Avec une largeur de cœur ignorée des rabbins et que n'ont pas toujours imitée ceux qui se sont réclamés de ses enseignements, il admet dans cette même épître aux Romains (ch. II) que des païens, ignorants de la révélation positive, ont pu, en suivant la lumière de leur conscience et en pratiquant les commandements de la loi morale tels qu'ils les connaissaient, marcher dans la voie du salut et se préparer au tribunal de Dieu un jugement favorable. Loin de lui la pensée janséniste de les exclure des fruits de la rédemption du Christ et de les soustraire à l'action secrète de sa grâce.

Il semble que la vie à Tarse ait non seulement élargi l'horizon intellectuel et spirituel du jeune Saul, mais qu'elle l'ait marqué jusque dans son imagination. Cette faculté restera en lui celle d'un citadin. Dans ses écrits, les images et comparaisons qu'il emploie sont empruntées à l'activité humaine, commerce, métiers, droit, administration civile, armée, jeux du stade ; presque rien n'est tiré des spectacles de la nature. A la différence de Jésus et des prophètes, on n'entend dans son œuvre ni le bruissement des sources, ni le murmure du vent, ni le chant des oiseaux. Il est caractéristique que là où Jésus, pour signifier son union de charité avec ses disciples et l'union des disciples entre eux, se sert de la comparaison de la vigne et de ses rameaux, Paul emploie la comparaison du corps humain et de ses membres. Penseur aux intuitions géniales, profond psychologue, orateur dont l'ardeur a été comparée à celle de Démosthène, Paul est tout cela beaucoup plus que peintre de la nature et poète : ni le lis de Galilée ni la rose de Saron ne jettent sur ses lettres

comme sur l'Évangile ou le Cantique des Cantiques leur éclat ou leur parfum.

Est-ce à Tarse, pendant sa première jeunesse, que saint Paul a fait l'apprentissage d'un métier, chose qui chez les Juifs n'avait rien de déshonorant et ne les empêchait pas d'être rabbins, maîtres en Israël ? Beaucoup le pensent ; d'autres reportent cet apprentissage après sa conversion au christianisme, en supposant que Paul aurait été rejeté par sa famille et contraint dès lors de gagner sa vie par le travail manuel. Ce qui est certain, c'est que Paul apôtre aura en mains un métier et qu'il mènera de front prédication de l'Évangile et travail manuel pour ne pas être à charge aux communautés chrétiennes et garder sa pleine indépendance : avec le tissu grossier en poils de chèvre fabriqué en Cilicie (d'où son nom de *kilikion*, cilice), il sera « faiseur de tentes », ce qui peut signifier ou le métier de tisserand ou celui d'assembleur de pièces, de bourrelier.

2. « *Aux pieds de Gamaliel* ».

Vers l'âge de quinze ans, Saul fut envoyé par ses parents à Jérusalem, la Ville Sainte, pour y étudier auprès d'un célèbre rabbin du nom de Gamaliel. L'enseignement se donnait de la façon qui se pratique encore aujourd'hui dans l'université musulmane El-Azar du Caire : les disciples s'asseyaient par terre ou sur des nattes aux pieds du maître qui prenait place sur une chaire élevée de peu au-dessus du sol. Le travail de l'auditeur était avant tout un exercice pour retenir sans y rien changer la doctrine du maître : le disciple idéal était comparé à une citerne bien étanche qui ne laisse pas perdre une goutte de l'eau qu'elle reçoit. Deux tendances partageaient alors les maîtres en Israël, selon qu'ils se réclamaient de Hillel ou Schammaï, docteurs de la Loi qui avaient vécu sous Hérode le Grand (mort en 4 avant J.-C.). L'école de Hillel était réputée plus libérale, celle de Schammaï plus stricte, mais les différences ne portaient en fait que sur des vétilles.

L'acquisition de la science rabbinique, à quoi pré-

tendait Saul, comprenait l'étude de la Bible et de tout cet ensemble de coutumes et de traditions que les scribes ou docteurs de la Loi, tout à la fois exégètes, juristes, casuistes, avaient superposées à la Bible et qui, codifiées, constitueront la *Michna* ou seconde Loi, d'une autorité égale à la *Torah* ou Loi de Moïse. Aux pieds de Gamaliel, qui se rattachait à l'école de Hillel, l'étudiant Saul s'initiait à la dogmatique juive, au droit coutumier, à la casuistique subtile et raffinée des rabbins. Une fois converti, Paul laissera tomber traditions et casuistique pharisaïques, mais gardera sa familiarité avec la Bible et, comme avait fait Jésus, maintiendra la continuité du Vieux et du Nouveau Testament : la nouvelle révélation apportée par le Christ ne supprime pas l'ancienne, mais l'achève. Ce sera une des idées maîtresses de la doctrine paulinienne, que la communauté chrétienne, l'Église, est le véritable Israël, « l'Israël de Dieu », la postérité légitime d'Abraham, à qui appartient en propre tout le trésor religieux de l'Ancien Testament, réalités déjà accomplies et promesses de salut : l'Israël incrédule, c'est le fils d'Agar, la concubine d'Abraham chassée au désert par Sarah, l'épouse légitime, et comme tel n'ayant aucun droit à l'héritage.

De son contact avec Gamaliel, Saul sort pharisien accompli, instruit dans la stricte observance de la Loi mosaïque, zélé défenseur des traditions qui s'étaient greffées sur elle. On pense généralement qu'il est retourné au pays natal, à Tarse, avant que Jésus ait commencé son ministère public, l'an 27 de notre ère : rien dans ses épîtres n'indique qu'il ait rencontré Jésus pendant sa vie terrestre, ni qu'il ait assisté à son crucifiement sur le Calvaire : le Christ qu'il a vu, c'est le Christ qui lui est apparu sur le chemin de Damas, le Seigneur ressuscité.

3. *Le persécuteur de l'Église.*

Le livre des Actes nous montre Saul résidant de nouveau à Jérusalem quelque temps après la Passion de Jésus, peut-être en compagnie d'autres membres de sa famille : les Actes feront mention, beaucoup

plus tard il est vrai, d'un sien neveu, « le fils de sa sœur », comme habitant Jérusalem. Depuis que les Apôtres, après l'effusion de l'Esprit-Saint au matin de la Pentecôte, ont commencé à prêcher que ce Jésus qui avait été mis en croix, est sorti vivant du tombeau, qu'ils l'ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains, qu'ils ont bu et mangé avec lui, toute la ville est en émoi. L'agitation ne fait que croître avec le nombre des conversions qui dépasse plusieurs milliers. De nature impétueuse, Saul apporte au parti des persécuteurs toute la fougue de sa jeunesse. Ce qui l'inspire, ce sont des motifs religieux, un zèle mal éclairé mais ardent pour Dieu et pour ce qu'il croit être la vraie religion, le judaïsme authentique. Ce zèle peut fort bien s'allier à l'orgueil, parfois presque inconscient, du sectaire pour son système religieux ou politique. Comme toute sa nation, Saul attend l'avènement du royaume messianique : le Messie, instaurateur de ce royaume, sera le Fils de David, le roi d'Israël. Il inaugurera sur terre, de son vivant, une ère de justice et de sainteté, mais par le triomphe temporel de sa race, la race élue, par sa victoire sur tous ses ennemis, y compris le Romain oppresseur, et par sa domination spirituelle et politique sur les autres peuples. Il rétablira le trône de David dans une Jérusalem agrandie et magnifique, vers laquelle afflueront toutes les nations comme vers la Ville-Lumière.

Dans cette vision radieuse où le spirituel et le politique s'entrelaçaient étroitement, quelle place y avait-il pour la foi en un Messie renié par son peuple et par lui crucifié ! Au lieu du triomphe, c'était l'échec ; au lieu de la gloire, l'humiliation de la mort la plus infamante, celle des esclaves. Un Messie crucifié, écrira saint Paul aux Corinthiens, c'est « un scandale pour les Juifs », un spectacle dont on se détourne avec horreur, avec épouvante : la Loi de Moïse n'a-t-elle pas maudit celui qui meurt « pendu au bois » ? « Seigneur, cela ne vous arrivera pas ! » disait Simon-Pierre à Jésus, quand pour la première fois il l'entendit prédire sa Passion. « Cela n'a pas pu arriver » pensait Saul le pharisien. Suivre Jésus, c'était adhérer à une religion purement spirituelle, à un royaume qui n'est pas de ce monde, renoncer à ces espérances temporelles et à cet orgueil national

où le peuple juif, sous la dure loi du vainqueur, puisait son intense vitalité. Saul ne voyait pas encore le dilemme où était enfermé le judaïsme : qu'il ne pouvait accomplir les prophéties qu'en devenant une religion universelle et qu'il ne pouvait devenir une religion universelle en restant lié à des privilèges de nation et de race. La religion de Jésus, c'était la rupture avec l'armature matérielle de la Loi et du culte juif. Comme tout bon pharisien, Saul avait été élevé dans une trop grande vénération du passé religieux d'Israël pour qu'il pût s'arrêter à envisager la simple possibilité d'une telle révolution. Et pour lui qui savait quelle horreur inspirait au monde gréco-romain le supplice de la croix, à tel point qu'au dire de Cicéron, le nom même en devait être écarté des oreilles d'un citoyen de Rome, comment imaginer que ces païens, auxquels Israël devait porter la lumière, pussent jamais accepter la foi en un Messie crucifié entre deux brigands ? C'était là pour eux, comme il le dira plus tard aux Corinthiens, inepties, non-sens, absurdité.

Dans les synagogues de Jérusalem et dans les cercles rabbiniques les discussions se poursuivaient vives et passionnées entre les docteurs de la Loi, défenseurs des privilèges d'Israël, et les adeptes de la secte nouvelle, tel Étienne, un converti qui parlait grec. Ces disputes ne faisaient qu'enflammer le zèle de Saul. Son maître Gamaliel pouvait prêcher la tolérance, essayer d'arrêter la persécution contre les disciples de Jésus, en donnant cet avis à ses collègues du Sanhédrin ou Grand Conseil de la nation : « Ne vous occupez plus de ces gens-là et laissez-les tranquilles. Si ce dessein ou cet ouvrage vient des hommes, il tombera de lui-même, mais s'il vient de Dieu, vous ne sauriez en avoir raison et vous risquez de vous en prendre à Dieu même » (Act. v, 38-39). Saul a son siège fait : cet ouvrage ne vient pas de Dieu et il faut le détruire de fond en comble.

Quand les Juifs de Jérusalem, exaspérés par les discours véhéments où le diacre Étienne leur reproche leur incrédulité, l'entraînent hors de la ville pour le lapider, Saul est au premier rang de la foule hurlante. Si lui-même ne lance pas de pierres sur la victime, il se fait pourtant le complice du meurtre en gardant les manteaux de ceux qui ont donné le

signal du massacre. Applaudir à la mort d'Étienne ne lui suffit pas. Il emploie tout son zèle à ravager l'Église de Dieu, pénétrant dans les maisons privées pour en tirer les chrétiens, hommes et femmes, et les jeter en prison, les faisant flageller dans les synagogues et donnant son suffrage pour qu'on les mette à mort.

PAUL, APÔTRE DU CHRIST

1. *La conversion sur le chemin de Damas.*

La Judée paraît trop étroite à la rage du persécuteur. Muni de lettres du grand-prêtre, probablement Caïphe, Saul part pour Damas avec la mission officielle d'y rechercher les disciples du Christ, d'arrêter ceux qu'il découvrira et de les amener chargés de chaînes à Jérusalem. Voyageant à pied avec quelques compagnons, comme le représentent les plus anciens tableaux, il va atteindre à la limite des sables la capitale syrienne, la ville toute blanche dans son oasis verte, que dominent les falaises roses de l'Anti-Liban. Saul ne songe guère à admirer le chatoiement sous le soleil de la « perle de l'Orient » : toute sa pensée est concentrée sur l'objet de sa mission, la lutte à mener sans merci contre les adeptes du Nazaréen. C'est alors, aux abords de Damas, dans les années 34-36, peut-être plus tôt (31-32), qu'eut lieu l'événement qui devait le transformer du tout au tout.

Un coup de foudre dans une atmosphère surchauffée, produisant transport au cerveau et hallucination : telle est l'explication que Renan a donnée de la conversion de saint Paul. Coup de foudre, si l'on veut, à condition d'entendre par là un événement psychologique d'une admirable soudaineté, mais sans

nuages amoncelés ni fracas de tonnerre dans les gorges de l'Hermon. Tout se passe dans une atmosphère de lumière sereine et divine : lumière extérieure du Christ ressuscité qui se fait voir à Saul et l'interpelle en araméen : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » lumière intérieure de la grâce qui révèle à Saul la seigneurie souveraine du Fils de Dieu : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » — « Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, entre dans la ville, il te sera dit ce que tu dois faire. » Ébloui par cette lumière céleste au point de rester trois jours comme un aveugle, Saul ne regimbe pas contre l'aiguillon, mais se laisse docilement conduire à Damas.

Ce triomphe instantané de l'amour du Christ, éclairant Saul d'une lumière qui le pénètre jusqu'au cœur, est rejeté par les écrivains rationalistes : s'ils ne nient pas le changement opéré dans l'âme du persécuteur devenu disciple de Jésus, ils repoussent l'explication surnaturelle qu'il en donne. C'est là un de ces événements qui posent nettement la question d'une Providence divine, intervenant ici-bas par des initiatives imprévisibles, et qui obligent à prendre parti, à dire « oui » ou « non ». Les chrétiens disent « oui », ils acceptent le témoignage de Paul, confirmé par toute une vie d'apostolat, au milieu des plus durs travaux que le martyre a couronnés : pour reprendre un mot de Pascal, ils croient à une histoire dont le témoin, et l'acteur, s'est fait égorger. Du seul point de vue historique ils sont en meilleure situation que leurs adversaires, à qui incombe la tâche, sans cesse recommencée, d'écarter ou de torturer des textes gênants. Notons que la conversion de saint Paul n'est pas, par son caractère subit, un fait unique dans l'histoire du christianisme : qu'on se rappelle parmi nos contemporains le cas de Paul Claudel, passant instantanément de l'incroyance à la foi, le jour de Noël 1886, sans que rien depuis lors l'ait ébranlé dans son adhésion au christianisme. Quant à l'apparition de Jésus à Paul, elle s'encadre parfaitement dans l'histoire de l'Église naissante : c'est une vision semblable à celles que les premiers apôtres et disciples ont eues du Christ ressuscité et Paul la range dans la même catégorie (I Cor. xv, 8). A qui admet la résurrection du Christ, l'apparition

sur le chemin de Damas offre toutes les garanties de crédibilité, et à son tour elle vient confirmer le triomphe du Christ sur la mort, sa puissance comme Fils de Dieu ressuscité.

Souvent on ne voit dans cette conversion que le brusque passage de l'incrédulité à la foi au Christ, Fils de Dieu, et un appel à l'apostolat qui consacre la vie de Paul à la diffusion de l'Évangile. Mais ce qu'il faut considérer aussi, si on ne veut pas rester à la surface des choses, c'est combien cette foi et cet appel ont transformé l'âme de Paul et fait de lui une créature nouvelle. « Tout ce qui était ancien est passé, tout est devenu nouveau » (II Cor. v, 17).

Qu'était donc dans l'Apôtre « l'homme ancien » avant son adhésion au Christ ? Un vrai Juif avec toute l'ardeur de sa race, un pharisien ayant la suffisance et le fanatisme de son parti, « se jugeant, pour la justice qui est selon la Loi, de conduite irréprochable », persécuteur zélé de l'Église de Dieu. Il portait au front l'auréole de la sainteté légale, de la stricte observation des traditions pharisaïques. Pour employer son langage, il se glorifiait en lui-même, non en Dieu.

Toute la vie de Paul converti sera le retournement de ces tendances et de ces aspirations. L'esprit de suffisance spirituelle, la confiance dans le moi humain et naturel, le fanatisme intransigeant, qui étaient autant de traits de Saul le pharisien, ont disparu. A leur place, ce qui se manifeste, c'est l'humble confiance dans le Christ et dans sa grâce, la conviction du néant de l'homme sans le Christ, de l'incurable misère de la créature humaine laissée à ses seules forces, et en même temps le sentiment de la libération opérée par le Christ, de sa rédemption magnifique, de la sérénité, de la beauté, de la joie de la vie nouvelle à laquelle nous sommes appelés par le Christ, dans laquelle nous sommes introduits en lui et par lui. « Soyez joyeux toujours dans le Seigneur ; je vous le répète, soyez joyeux... Tout ce qui est vrai, pur, juste, saint, aimable, de bon renom, tout ce qui est vertu et mérite louange, que cela soit l'objet de vos pensées », écrira-t-il aux chrétiens de Philippes (Phil. iv, 4, 8). Envers les hommes le zèle fougueux du sectaire s'est transmué en charité : à l'esprit de parti a succédé une tendresse accueillante à tous :

« Libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, pour en gagner un plus grand nombre à Jésus-Christ. Je me suis fait Juif avec les Juifs pour gagner les Juifs... Je me suis assujetti à la Loi mosaïque, sans y être tenu, pour gagner ceux qui sont sous la Loi mosaïque, avec ceux qui n'ont pas la Loi mosaïque, je me suis fait comme eux, afin de les gagner. Je me suis fait faible avec les faibles pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour en sauver de toute manière » (I Cor. IX, 19 suiv.). Converti, apôtre, Paul ne vivra plus que pour le Christ et les âmes. « Ma vie, c'est le Christ... Malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile ! »

Un mot de l'épître aux Philippiens résume tout : « J'ai été saisi par le Christ Jésus. » Et maintenant, explique Paul, à mon tour je cours après lui pour tâcher de le saisir, de me conformer de plus en plus au Sauveur crucifié, à ses souffrances, dans l'espoir de parvenir à la résurrection glorieuse. Cette poursuite a commencé à l'instant même de la conversion de Paul et elle n'a cessé qu'avec sa vie.

2. *Avant les grands voyages missionnaires.*

Conduit à Damas par ses compagnons, Saul est reçu dans une maison de la rue Droite, alors comme aujourd'hui l'artère principale de la grande cité. Un disciple du Christ, Ananie, surnaturellement averti de sa conversion, vient l'y trouver. Il lui impose les mains : ce qui était le rite pour appeler l'effusion du Saint-Esprit. Saul recouvre la vue et reçoit le baptême. Aussitôt il se met à prêcher le Christ à ses compatriotes, dans les synagogues, puis il s'en va « en Arabie » (Gal. I, 17) : désignation assez vague, qui pouvait s'appliquer à tout le pays situé à l'est et au sud-est de Damas, y compris le territoire du roi arabe Arétas, dont Pétra était la capitale. Ce séjour dura environ trois ans. Faut-il se le représenter comme une sorte de retraite où Paul eut le loisir de méditer les Écritures, de mettre ses connaissances antérieures en harmonie avec sa foi nouvelle et de

préparer ses plans d'apostolat ? Plusieurs se l'imaginent ainsi, tandis que d'autres y voient le prolongement de l'apostolat commencé à Damas.

D'Arabie Paul revient à Damas où de nouveau il annonce le Christ, et avec tant de succès que les Juifs furieux veulent le mettre à mort. Ils font garder les portes de la ville pour l'empêcher de fuir, mais les chrétiens déjouent le complot. Pendant la nuit ils placent Paul dans une corbeille et le font descendre le long des remparts.

Échappé aux mains des Juifs de Damas, il gagne Jérusalem qu'il n'avait pas revue depuis le jour où « ne respirant que menaces et tuerie », il était parti pour arrêter les chrétiens de Syrie. Pour la première fois, il rencontre Pierre et est introduit par Barnabé dans l'assemblée des fidèles, qui d'abord se méfiaient de lui et ne voulaient pas croire à sa conversion. Son séjour à Jérusalem est très court : quinze jours (Gal. I, 18). Menacé de mort à cause de ses discussions avec les Juifs « hellénistes », c'est-à-dire venus de la Diaspora et parlant grec, il est reconduit par les frères à Césarée, sur les bords de la Méditerranée, et de là, à travers la Phénicie et la Syrie, il retourne à Tarse.

Il y reste trois ou quatre ans, faisant connaître le Christ autour de lui, sans que nous ayons là-dessus aucun détail, jusqu'au jour où Barnabé, ne suffisant pas au travail apostolique à Antioche de Syrie, vient le prendre et l'emmène comme collaborateur. Ensemble, ils prêchent à Antioche, font beaucoup de conversions : pour la première fois, on donne aux disciples de Jésus le nom de « chrétiens ».

Cet apostolat est interrompu par un voyage à Jérusalem, qui reste toujours l'Église-Mère vers laquelle se tournent les regards des nouveaux convertis. Paul y est envoyé avec Barnabé porter des aumônes à la communauté éprouvée par la famine. Leur mission accomplie, Barnabé et Paul reviennent à Antioche ; ils se sont adjoint un jeune cousin de Barnabé, Jean surnommé Marc, le futur évangéliste.

C'est vers cette époque, entre 42-44, que se place le ravissement dont parle l'Apôtre dans sa seconde épître aux Corinthiens (XII, 2-4). Pour combattre l'influence d'adversaires judaïsants qui tentaient de miner son autorité, il rappelle aux néophytes ses tra-

vaux et quelques-unes des grâces qu'il a reçues : « Faut-il se glorifier ? Cela n'est guère de mise ; j'en viendrai néanmoins aux visions et révélations du Seigneur. Je connais un homme dans le Christ, qui, il y a quatorze ans (il écrivait en 56-57), fut ravi au troisième ciel (c'est-à-dire aussi près de Dieu que peut l'être un homme mortel) : dans le corps ? je ne sais ; hors du corps ? je ne sais, Dieu le sait. Et je sais que cet homme, — dans le corps ou sans le corps je ne sais, Dieu le sait, — fut ravi au paradis et entendit des choses ineffables qu'il n'est permis ni possible à l'homme de proférer. »

Paul est maintenant prêt pour ses grandes missions apostoliques. Dieu s'est révélé à son âme ; le Christ lui a fait connaître qu'il l'a choisi comme son héraut pour porter l'Évangile aux nations lointaines ; lui-même a fait l'expérience de ses méthodes d'apostolat. Il peut partir pour des terres nouvelles.

Extérieurement, le premier et le plus grand des missionnaires chrétiens n'a rien d'un *conquistador* à la prestance imposante. La tradition la plus ancienne nous le représente comme un homme de peu d'apparence, chétif et petit de taille. Lui-même a fait plusieurs fois allusion à ce qu'il appelle sa « faiblesse » : manque de prestige extérieur et aussi « cette écharde dans la chair » (II Cor. XII, 7), où les historiens modernes s'accordent à voir une maladie chronique, difficile d'ailleurs à spécifier (ophthalmie ? paludisme ?) Mais dans ce corps malingre vit une âme vibrante, qui à un don inné de sympathie, à une sensibilité presque féminine, joint une ardeur indomptable. Avec son tempérament émotif Paul connaîtra des heures de dépression et d'autres d'exaltation, il aura pour ses amis des mots d'une exquise délicatesse et à l'adresse de ses adversaires des apostrophes rudes et tranchantes. Mais stimulé par l'amour du Christ, rien ne pourra décidément ni l'arrêter ni le décourager. Dieu sait cependant ce qu'il a souffert pour « compléter dans sa chair ce qui manque aux tribulations du Christ pour son corps qui est l'Église » ! En 57, alors qu'il n'était encore qu'aux deux tiers de sa carrière apostolique, il traçait ce tableau rétrospectif de ses épreuves et de ses travaux : « Cinq fois j'ai reçu des Juifs les trente-neuf coups de fouet (chiffre traditionnel des flagellations

dans les synagogues), trois fois la bastonnade ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit ballotté dans les abîmes. Voyages sans nombre, dangers des fleuves à traverser dangers des brigands, dangers de la part de mes compatriotes, dangers du côté des païens, dangers au milieu des villes, dangers à travers les déserts, dangers sur mer, dangers des faux frères, travail, fatigues, veilles continuelles, faim et soif, jeûnes fréquents, froid, nudité, j'ai tout enduré. Et sans parler du reste, ma sollicitude quotidienne, le souci de toutes les Églises ! Qui est faible que je ne partage sa faiblesse ? Qui fait une chute sans qu'un feu me dévore ? » Ses souffrances mêmes et ses détresses lui sont un nouveau et puissant motif de se confier en Dieu : « Je me complais dans les infirmités, outrages, nécessités, persécutions, angoisses, que j'endure pour le Christ. Car c'est quand je suis faible que je suis fort » (II Cor. XII, 10).

3. *Les grands voyages missionnaires.*

Les Actes des Apôtres nous ont raconté trois grands voyages missionnaires de saint Paul et leur témoignage est d'autant plus précieux que saint Luc, leur auteur, a été, pendant un temps notable, compagnon de l'Apôtre et témoin oculaire des faits qu'il rapporte.

La première expédition fut entreprise conjointement par Barnabé et Paul, après que l'Église d'Antioche eut reconnu dans leur dessein l'inspiration du Saint-Esprit et leur eut donné délégation officielle. Cette mission dura environ trois ans (de 45 à 48) ; elle eut pour théâtre l'île de Chypre, patrie de Barnabé, et le sud de l'Asie Mineure (Pamphylie, Pisidie, Lycaonie). S'étant embarqués à Séleucie, le port méditerranéen d'Antioche, Barnabé et Paul, suivis de Marc comme auxiliaire, vinrent aborder à Salamine, dans l'île de Chypre où les colonies juives étaient nombreuses. Les missionnaires parcoururent l'île d'est en ouest, de Salamine à Paphos, en sui-

vant la côte méridionale où se trouvaient les principales cités : c'était une distance de quelque deux cents kilomètres. Ils annonçaient le Christ dans les synagogues aux gens de leur race et à des païens sympathisants, « les craignant Dieu » des Actes des Apôtres. A la différence de ce qui se passa dans d'autres contrées, cette prédication ne paraît pas avoir suscité d'opposition violente, et même le gouverneur païen de l'île, le proconsul romain Sergius Paulus, voulut entendre les missionnaires. Ce fut l'occasion pour Paul d'opérer un premier miracle. S'étant heurté dans l'entourage du proconsul à l'hostilité sournoise d'une sorte de charlatan juif, le mage Elymas, Paul le frappa, pour un temps, de cécité. Le prodige détermina Sergius Paulus à embrasser la foi. Est-ce en souvenir de cette conquête ? Désormais les Actes ne donneront plus à Saul que son nom latin, Paul.

De Chypre les missionnaires font voile vers le continent asiatique et abordent à Perge en Pamphylie, sur le fleuve Cestrus, à une dizaine de kilomètres de la côte. Là, le jeune Marc, peut-être effrayé par les difficultés du voyage et pris du désir de revoir sa mère, se sépare de ses compagnons pour retourner à Jérusalem. Paul se montrera très froissé de ce qu'il regarde comme une désertion et plus tard, lors de sa seconde mission, il refusera de prendre Marc comme auxiliaire. Barnabé et Paul ne paraissent pas s'être attardés dans la plaine marécageuse de Perge, assez cependant, au dire de certains, pour que Paul y contractât la malaria, qui est pour ces auteurs la maladie dont il se plaindra dans la suite d'être tourmenté. De la province côtière de Pamphylie les deux missionnaires pénètrent dans l'intérieur du pays. A travers des défilés infestés de brigands, par des chemins que coupent à chaque forte pluie les torrents débordés, ils atteignent les hauts plateaux d'Asie Mineure, à une altitude d'environ douze cents mètres. La première ville qu'ils rencontrent, est Antioche de Pisidie, à 160 kilomètres environ de Perge. De là ils se rendent en direction du sud à Iconium (aujourd'hui Koniah), distante de 180 kilomètres ; puis à Lystres, à 38 kilomètres d'Iconium, et à Derbé, qui est à peu près à la même distance de Lystres, sur la frontière de la Lycaonie et de la Cilicie.

Leur méthode d'évangélisation est partout la même dans ses grandes lignes : Barnabé et Paul commencent par s'adresser aux Juifs et quand ceux-ci les ont repoussés, ils se tournent vers les païens. Dans les villes où il y a une synagogue, ils s'y rendent le jour du sabbat ; après la lecture de la Loi et des Prophètes, on les invite, en tant qu'étrangers de marque, à exhorter l'assemblée de Juifs et de païens « craignant Dieu ». Des deux missionnaires, c'est Paul, le mieux doué pour la parole, qui prêche, et prenant appui sur les Écritures sacrées, il montre en Jésus ressuscité la réalisation des promesses de salut faites à Israël. L'auditoire réagit en sens divers : le plus souvent deux camps se forment, l'un, hostile, mené par des Juifs fanatiques, l'autre, accueillant, où se mêlent Juifs et païens. Les adversaires de l'Évangile ne s'en tiennent pas à des discussions verbales : ils excitent contre les apôtres des persécutions, des mouvements populaires, qui les forcent à s'éloigner en secouant la poussière de leurs sandales. Ainsi arriva-t-il à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres. Dans cette dernière ville, Paul connut à quelles extrémités d'enthousiasme et de violence une même foule pouvait se porter. Touché de l'attention avec laquelle l'écoutait un pauvre homme, boiteux de naissance et perclus des deux jambes, Paul lui avait commandé : « Lève-toi et tiens-toi ferme sur tes pieds », et l'homme, d'un bond, s'était dressé, complètement guéri. Aussitôt les spectateurs de s'écrier en lycaonien : « Nous avons affaire à des dieux qui sous une forme humaine sont descendus parmi nous ! » Ils le croient, comme ils croient à la légende de Philémon et Baucis, qui dans la Phrygie voisine avaient donné l'hospitalité à Zeus et Hermès. Barnabé, avec sa belle prestance, c'est Zeus ; Paul, l'éloquent discoureur, c'est Hermès. Un sacrifice se prépare en leur honneur ; des taureaux enguirlandés sont amenés au temple de Zeus, à la porte de la ville, et le prêtre païen se dispose à les immoler. Ce n'est pas de trop, pour arrêter les apprêts du sacrifice, que les missionnaires déchirent leurs vêtements en signe d'indignation et que Paul proteste en paroles véhémentes : « Hommes, que faites-vous là ! Nous aussi nous sommes des hommes, de la même pâte que vous ! Nous vous prêchons précisément de laisser là

vos vaines idoles pour vous tourner vers le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. » Quelques jours plus tard, la volte-face est complète. Des Juifs surviennent d'Antioche de Pisidie et d'Iconium, qui soulèvent la foule contre les prédicateurs de l'Évangile. Paul est lapidé, traîné hors de la ville, laissé pour mort sur le terrain. Pourtant les néophytes parviennent à le ranimer et à l'éloigner de Lystres.

A Derbé tout semble s'être passé dans le calme et les conversions furent assez nombreuses. Ce fut la dernière étape vers le sud. Barnabé et Paul rebroussèrent chemin et repassèrent par les villes qu'ils avaient évangélisées, Lystres, Iconium, Antioche de Pisidie. Ils y organisèrent les communautés de convertis, qu'ils placèrent sous la direction d'un conseil d'anciens ou presbytres. D'Antioche de Pisidie ils revinrent à Perge où ils paraissent avoir fait une halte plus longue qu'à l'aller ; de là ils allèrent s'embarquer à Attalia pour regagner Antioche de Syrie.

Malgré les persécutions des Juifs, les missionnaires avaient fondé des Églises dans les villes où ils avaient passé et, selon le mot des Actes, ils avaient ouvert aux Gentils les portes de la foi. Mais ce succès même provoque la controverse : des chrétiens venus de Judée prétendent qu'il faut imposer aux païens convertis l'observation de la Loi mosaïque, et en particulier les soumettre à la circoncision. La question est portée devant Pierre, les apôtres et les anciens, réunis en assemblée à Jérusalem. Paul et Barnabé viennent y plaider la cause de la liberté des Gentils et la font triompher : sur l'intervention de Pierre et de Jacques, évêque de Jérusalem, l'assemblée déclare que les chrétiens venus de la Gentilité ne sont pas assujettis à la Loi mosaïque ; elle leur impose seulement quelques restrictions pour faciliter les rapports avec les chrétiens venus du judaïsme. Pierre, qui à l'assemblée de Jérusalem a défendu la cause de la liberté des Gentils, vient à Antioche où Paul s'en est retourné avec Barnabé, mais là il subit l'influence des judaïsants, de sorte qu'il évite les relations, spécialement les repas en commun, avec les chrétiens d'origine païenne. Des Juifs convertis l'imitent, et même Barnabé. Devant cette défaillance de celui qui comme chef doit donner l'exemple, Paul n'hésite

pas ; publiquement il reprend Pierre de ce que sa conduite est en désaccord avec ses principes. Tout indique que Pierre se rendit à ses raisons.

***

L'assemblée de Jérusalem avait eu lieu en 49. L'année suivante Paul se met en route pour un second voyage missionnaire qui durera deux ans et demi, du printemps de l'an 50 à l'automne de l'an 52.

Paul avait d'abord songé à s'associer à Barnabé, mais celui-ci tenait à emmener avec lui Marc, son parent. Paul, qui n'avait pas oublié la défection de Marc à Perge, s'y refusa, si bien que finalement chacun s'en alla de son côté : les saints ne sont pas toujours d'accord. Paul prend pour compagnon Silas, membre influent de l'Église de Jérusalem, comme lui citoyen romain. Et les voilà partis, prêts à aller de l'avant selon que les poussera l'Esprit, et cette fois l'Esprit les poussera très loin, à travers l'Asie Mineure jusqu'en Europe. Faisant le voyage par terre, ils visitent d'abord les Églises de Syrie, puis, franchissant la chaîne de l'Amanus par le défilé des Portes Syriennes, ils passent en Cilicie, où ils affermissent les fidèles, dont plusieurs avaient été sans doute gagnés au Christ par Paul, pendant son premier séjour à Tarse après sa conversion. De la plaine de Cilicie ils montent par les passes du Taurus aux steppes de Lycaonie. Paul revoit les Églises qu'il avait fondées dans son premier voyage, Derbé, Lystres, Iconium, Antioche de Pisidie. A Lystres il s'adjoint un jeune compagnon, fils d'une juive chrétienne et d'un père grec, Timothée, qui sera le plus cher de ses collaborateurs. De Pisidie les missionnaires se proposaient de se rendre dans la riche et populeuse province romaine d'Asie, dont Ephèse était la capitale. Pour des raisons que nous ignorons, mais où l'auteur des Actes voit une intervention de l'Esprit-Saint, Paul modifie son itinéraire et au lieu d'obliquer à l'ouest vers la Méditerranée, il prend la direction du nord. Il traverse la Phrygie, s'engage dans le pays galate. En route il est arrêté par la maladie chez les Galates, tribus d'origine celtique comme les Gaulois, que les invasions avaient poussés

en Asie Mineure où ils s'étaient établis autour des villes de Tavium à l'est, Ancyre (aujourd'hui Ankara) au centre, et Pessinonte à l'ouest. Paul n'a pas dû dépasser cette dernière région. Il y fut bien accueilli et y fonda des Églises.

Du pays galate Paul veut pénétrer dans la province de Bithynie, au bord de la Mer Noire. Mais de nouveau il en est détourné par l'Esprit-Saint et traversant la Mysie, il arrive au port de Troas, près de l'entrée des Dardanelles. C'est de là qu'Alexandre le Grand était parti pour ses prodigieuses conquêtes : d'où le nom d'Alexandrie de Troade donné aussi à la ville. D'Antioche de Syrie à Troas Paul a parcouru à pied ou dans de mauvaises charrettes une distance qu'on évalue à quelque quinze cents kilomètres : pour un piéton qui fait de trente à trente-cinq kilomètres par jour, cela représente de quarante à cinquante journées de marche.

Arrivé à Troas, devant ces îles de la mer Egée qui semblent autant de pierres jetées dans un gué pour faciliter la traversée, Paul voit en songe un Macédonien qui lui crie : « Passe en Macédoine et viens nous sauver. » Il raconte cette vision à ses compagnons, parmi lesquels figure pour la première fois Luc, le médecin grec, auteur des Actes des Apôtres et du troisième évangile. Tous estiment que ce songe est une indication de la volonté divine. Ils s'embarquent à Troas et poussés par un vent favorable, après avoir touché le premier jour à l'île de Samothrace, ils abordent le lendemain à Néapolis en Macédoine. De là, franchissant la chaîne montagneuse qui borde la côte, ils gagnent Philippes, ancienne cité macédonienne qui était devenue colonie romaine après la victoire d'Octave et d'Antoine sur les meurtriers de Jules César, Brutus et Cassius (42 avant J.-C.). La ville était située à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur des terres, sur la grande voie Egnatienne qui reliait la mer Egée à Dyrrachium (Durazzo) sur l'Adriatique. A Philippes, parmi les descendants des vétérans des armées impériales établis là comme colons et les montagnards macédoniens, les missionnaires trouvent audience favorable, baptisent nombre de néophytes, parmi lesquels une marchande de pourpre, Lydie, se fait leur zélée collaboratrice. Mais la persécution ne tarde pas à s'élever. Des maîtres

païens, furieux de ce que Paul leur a supprimé une source de profits en exorcisant une jeune servante qui disait la bonne aventure, se saisissent de Paul et de son compagnon Silas et les traînent devant les magistrats, — des préteurs comme à Rome ! — en les accusant de prêcher une religion illicite pour des Romains. Sans forme de procès les missionnaires sont flagellés, jetés dans un cachot infect, les pieds rivés aux ceps. Un tremblement de terre vient providentiellement leur ouvrir la porte de la prison, convertit leur geôlier et sa famille. Les magistrats, effrayés après coup d'avoir fait battre de verges des citoyens romains, se hâtent de les faire sortir de la ville, après que Paul a exigé et obtenu d'eux d'humbles excuses.

Un voyage d'une cinquantaine de kilomètres amène Paul et ses compagnons à Thessalonique (aujourd'hui Salonique), capitale de la Macédoine et port très actif au fond du golfe de Thermé. Un Juif, Jason, les reçoit, mais Paul travaille de ses mains pour subvenir à sa subsistance. Trois sabbats de suite il prêche à la synagogue. Les conversions sont nombreuses, surtout parmi les païens. Selon leur habitude, les Juifs hostiles emploient tous leurs efforts à entraver la diffusion de l'Évangile. Ils excitent la populace contre les prédicateurs, qu'ils accusent d'opposer à César un autre roi, Jésus. A leur défaut, Jason, leur hôte, et quelques chrétiens sont amenés devant les autorités de la cité. Ils sont relâchés sous caution et aussitôt les fidèles font partir les apôtres pour Bérée, ville située à l'intérieur du pays, à environ quatre-vingts kilomètres au sud de Thessalonique.

A Bérée l'accueil est favorable, l'Évangile recrute dans la paix beaucoup d'adeptes juifs et païens, jusqu'au jour où des Juifs de Thessalonique viennent apporter le trouble. Paul, qui est spécialement en butte à leur haine, gagne la côte à sept ou huit lieues de là et s'embarque pour Athènes, laissant sur place Silas et Timothée.

A Athènes, qui avait perdu sa puissance politique, mais continuait à briller par ses monuments et à attirer autour de ses rhéteurs et de ses philosophes une jeunesse élégante et dorée, l'éloquence de Paul porta peu de fruits. Ce monde, léger et sceptique,

toujours en quête de nouveautés, n'éprouvait pas le besoin de se convertir. Les auditeurs qui se réunirent autour de Paul non, ce semble, sur la colline d'Arès, mais plus probablement sous le Portique Royal, en bordure de l'Agora, où le tribunal de l'Aréopage tenait ses séances, écoutèrent d'abord avec intérêt un discours qui par ses allusions à leurs monuments, à l'autel du « Dieu inconnu », et la citation d'un de leurs poètes, visait à se concilier leur sympathie ; mais l'annonce du jugement dernier et surtout de la résurrection des morts provoqua la retraite des uns, les railleries des autres. Quelques Athéniens seulement embrassèrent la foi. En entrant à Athènes, Paul avait été envahi d'une amère tristesse à la vue des idoles qui encombraient les rues et les places de la cité ; il dut en sortir peu rasséréné.

Corinthe, capitale de la province romaine d'Achaïe, où Paul se rendit ensuite et où il fut rejoint par ses compagnons, devait lui offrir un champ d'apostolat beaucoup plus fécond. Dans cette grande cité, trait d'union entre l'Europe et l'Asie, avec ses deux ports, le Lechaion sur la mer Ionienne et Cenchrées sur la mer Egée, les richesses affluaient et avec elles la corruption des mœurs. Corinthe avait la triste réputation d'être la ville d'Aphrodite, dont le culte comportait le rite honteux de la prostitution sacrée. Cette corruption serait cependant pour l'Évangile un obstacle moins difficile à vaincre que le scepticisme athénien. Paul, tout en travaillant chez un ménage ami, Aquila et Prisca, comme lui juifs et faiseurs de tentes, prêche à la synagogue, puis, devant l'hostilité de ses congénères, dans la maison d'un prosélyte, Titius Justus. Exaspérés par ses succès, les Juifs le déférent au proconsul Gallion, frère de Sénèque, mais le magistrat romain ne veut pas se mêler de cette querelle, et les accusateurs en sont pour leurs frais. Ce proconsulat de Gallion en Achaïe nous est attesté par une inscription de Delphes, qui permet de le dater de l'an 52, et c'est là un des points fixes de la chronologie de la vie de saint Paul.

Après un séjour d'au moins dix-huit mois et plus probablement de deux ans, pendant lequel il a écrit aux Thessaloniciens deux lettres pour réformer leurs idées sur la *parousie* ou retour glorieux du Christ et calmer leur attente impatiente de cet avènement.

Paul quitte Corinthe, en y laissant une Église solidement fondée. Il s'embarque pour Ephèse, d'où, après une brève escale, il rentre à Antioche de Syrie en passant par Césarée de Palestine et Jérusalem.

*
**

Six mois plus tard, au printemps de 53, Paul, accompagné de Timothée, est de nouveau sur les chemins d'Asie Mineure pour un troisième grand voyage apostolique.

D'Antioche, après avoir traversé les hauts plateaux d'Asie Mineure, la Galatie et la Phrygie, il vient à Ephèse, port important et capitale de la province romaine d'Asie : il a parcouru plus de douze cents kilomètres. Arrivé à Ephèse, il y demeura environ trois ans. Là encore, il dut rompre avec la synagogue et il emprunta pour annoncer l'Évangile la salle d'un maître d'école, Tyrannos. Le bruit de sa prédication se répand dans toute la province d'Asie et des Églises y sont fondées par ses collaborateurs : ainsi, dans la vallée du Lycus, à Laodicée, Colosses, Hiérapolis. Entre temps Paul continue, avec l'autorité que lui donne son titre d'apôtre et de fondateur, à veiller sur l'Église de Corinthe, à réprimer les abus qui s'y étaient introduits, à guider la conduite des fidèles, comme en témoignent ses deux épîtres aux Corinthiens, l'une écrite pendant son séjour à Ephèse, l'autre peu après son départ. A Ephèse les conversions se multiplient au point d'inquiéter les orfèvres qui voient diminuer leur commerce de statuettes d'idoles. A l'instigation de l'un d'entre eux, Démétrios, ils excitent une émeute populaire contre le prédicateur qui menace le culte de la déesse protectrice de la cité, « la grande Artémis ». Forcé de quitter Ephèse, Paul s'en va visiter ses Églises de Macédoine, puis se rend en Achaïe et passe à Corinthe l'hiver 57-58. C'est de là qu'il envoie une épître aux Galates pour les mettre en garde contre les prédicateurs judaïsants qui veulent leur imposer l'observation de la Loi mosaïque, spécialement la pratique de la circoncision, et, avant la Pâque de l'an 58, l'épître aux Romains, où il leur annonce son projet de les visiter bientôt en se rendant en Espagne

et leur expose longuement la doctrine du salut par le seul Jésus-Christ.

De Corinthe Paul se préparait à prendre le bateau pour la Palestine, afin d'y porter le produit d'une collecte faite pour les chrétiens pauvres de Jérusalem dans les Églises de Galatie, de Macédoine et d'Achaïe. Mais averti que les Juifs complotent de le tuer pendant la traversée, il change d'itinéraire. Accompagné de plusieurs délégués des Églises, il remonte en Macédoine, célèbre la fête de Pâques à Philippes, et passe par mer à Troas sur la côte d'Asie. Il s'y arrête une semaine et y opère un miracle en rendant à la vie un jeune garçon qui s'étant endormi pendant un discours de l'Apôtre prolongé tard dans la nuit, était tombé du troisième étage. De Troas Paul se rend à pied à Assos, port distant d'une trentaine de kilomètres. Il s'y embarque de nouveau et achève entièrement par mer le voyage de Palestine, après plusieurs escales dans des îles de la mer Egée ou des ports de la côte asiatique : Mitylène, Chio, Samos, Milet, où il reçoit les presbytres de l'Église d'Ephèse, Rhodes, Patara, Tyr, où il passe une semaine parmi la communauté chrétienne, Ptolémaïs (aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre), Césarée. Il arrive à Jérusalem pour la Pentecôte de l'an 58.

Au cours de ce long périple Paul avait été hanté par le pressentiment que de dures épreuves l'attendaient au terme. Il s'en était ouvert aux anciens d'Ephèse venus à Milet. « Maintenant, leur disait-il, irrésistiblement poussé en esprit, je vais à Jérusalem. Je ne sais ce qui m'y adviendra ; seulement, de ville en ville, l'Esprit-Saint m'avertit que des chaînes et des tribulations m'y attendent. Mais je ne fais aucun cas de ma vie, pourvu que j'achève ma course et la mission que m'a confiée le Seigneur Jésus d'annoncer l'Évangile divin de la grâce. » Après avoir fait aux presbytres ses recommandations pour la conduite de leur Église, il avait terminé en évoquant le souvenir de ses travaux parmi eux. « Je n'ai désiré ni argent ni or, ni vêtement quelconque. Vous savez que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. Je vous ai fait voir comment par le travail il faut secourir les pauvres, nous souvenant de la parole du Seigneur Jésus : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Cela dit, Paul se mit

à genoux pour prier. Alors tous, chrétiens de Milet et presbytres d'Ephèse, éclatèrent en sanglots et se jetèrent au cou de l'Apôtre, peinés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne reverraient plus son visage.

Une scène également touchante, qui a inspiré l'une des peintures de Maurice Denis dans l'église Saint-Paul à Genève, s'était passée à Tyr. Plusieurs fidèles avaient voulu détourner Paul de se rendre à Jérusalem, mais il était resté ferme dans son dessein. Au moment du départ, les chrétiens de Tyr se réunirent pour l'accompagner ; sur le rivage tous se mirent à genoux et après avoir prié, donnèrent le baiser d'adieu à celui qui s'en allait au danger.

A Césarée, avant la montée vers Jérusalem, un prophète, Agabos, avait précisé et accru les craintes des compagnons de Paul. Par un geste symbolique, à la manière des anciens prophètes, il avait dévoilé l'avenir immédiat. Prenant la ceinture de Paul, il s'en lia les pieds et les mains et dit au nom de l'Esprit-Saint : « L'homme à qui appartient cette ceinture, sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs qui le livreront aux Gentils. » Saint Luc, qui assistait à cette mise en scène, ajoute qu'à ces mots, tous, compagnons de Paul et chrétiens de Césarée, supplièrent l'Apôtre de ne pas monter à Jérusalem. Mais Paul de leur répondre : « Pourquoi pleurer ainsi et me déchirer l'âme ? Pour moi, je suis prêt, non seulement à me laisser lier, mais encore à mourir à Jérusalem pour le Seigneur Jésus. » Comprenant que leurs instances étaient inutiles, les assistants se bornèrent à dire : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

4. *Arrestation et première captivité.*

A Jérusalem, la prophétie d'Agabos n'allait pas tarder à s'accomplir. La présence de Paul dans le Temple provoque une émeute : des Juifs d'Asie, qui ont reconnu leur grand ennemi, soulèvent la foule contre lui, en prétendant faussement qu'il a introduit dans les parvis interdits aux Gentils un Grec d'Ephèse, Trophime, et ainsi souillé le Temple.

« Voilà, disent-ils, l'homme qui déblatère partout et publiquement contre le peuple, contre la Loi, contre le Temple ! Il a, de plus, fait entrer des Grecs dans le Temple et profané ce saint lieu. » Paul est saisi, traîné hors du Temple dont on ferme les portes, et il va être écharpé quand la nouvelle du tumulte parvient aux oreilles du tribun romain Lysias, chargé de surveiller du haut de la forteresse Antonia ce quartier de Jérusalem. Il accourt avec ses soldats, enlève Paul à la fureur populaire et le met à l'abri dans l'Antonia. Avec la permission du tribun, Paul, du haut des degrés qui conduisent des parvis du Temple à la forteresse, essaye de s'expliquer en araméen devant la foule, mais dès qu'il fait mention de la mission qu'il a reçue du Christ de porter l'Évangile aux païens, les clameurs couvrent sa voix. Paul est amené à l'intérieur de la caserne où le tribun, pour savoir à quoi s'en tenir, ordonne de le mettre à la question en le faisant flageller. A ceux qui déjà l'attachent avec des courroies, le prisonnier oppose son titre de citoyen romain : « Vous est-il permis de flageller un citoyen romain et, qui plus est, sans jugement ? » Averti par le centurion préposé au supplice, le tribun arrive : « Dis-moi, tu es citoyen romain ? » — « Oui. » — « Moi, reprend l'officier, il m'a fallu verser la forte somme pour acheter ce titre. » — « Et moi, dit Paul, je l'ai de naissance. » La réponse suffit à écarter les terribles lanières, et même le tribun eut peur d'avoir fait enchaîner son captif, tant était grand le prestige de la *civitas romana*.

Lysias doit recourir à un autre moyen pour connaître exactement les accusations formulées contre Paul. Il le confronte avec le Sanhédrin, convoqué pour la circonstance : l'Apôtre, qui connaît son monde, la division des partis et leur ardeur de discussion, se pose habilement dans son plaidoyer en défenseur de la résurrection des morts. Aussitôt une violente dispute s'élève au sein du Conseil entre pharisiens qui admettent ce dogme et sadducéens qui le nient et de ce tumulte Lysias ne peut tirer aucun renseignement précis. Les Juifs sont à l'affût des allées et venues de Paul pour tenter de l'assassiner : une nouvelle comparution devant le Sanhédrin, sous prétexte d'examiner l'affaire à fond, doit fournir l'occa-

sion cherchée. Informé par un jeune neveu de Paul que plus de quarante juifs sont du complot et décidés à tuer, Lysias envoie sous forte escorte son prisonnier à Césarée pour être remis à la plus haute autorité romaine en Palestine, le procurateur Félix. Paul y reste deux ans captif (de 58 à 60).

L'affaire traîne en longueur, parce que Félix, un affranchi qui avait gardé une âme d'esclave, basse et cupide, voudrait se faire acheter à prix d'or la délivrance de son prisonnier et que celui-ci n'est pas homme à le payer de cette monnaie.

Paul comparaît une première fois devant Félix, puis devant son successeur Festus, enfin devant le même Festus, accompagné cette fois du roi juif Agrippa II et de sa sœur Bérénice. On ne trouve rien à lui reprocher, mais comme à sa première comparution devant Festus, l'accusé, craignant d'être ramené à Jérusalem et exposé aux embûches des Juifs qui en veulent toujours à sa vie, a fait appel à César, pour lors l'empereur Néron, le procurateur se résout à l'expédier à Rome.

Le voyage de Césarée à Rome dura six mois, de septembre 60 au printemps de 61. Il fut fécond en péripéties dont le livre des Actes des Apôtres nous a laissé un récit très vivant et qui constitue l'un des documents les plus instructifs sur la navigation dans l'antiquité : Nelson disait l'avoir lu le matin de la bataille navale de Copenhague et y avoir trouvé l'inspiration qui lui donna la victoire. Luc était du voyage avec un autre compagnon de l'Apôtre, Aristarque. Embarqués à Césarée sur un bateau qui se rendait à Adramyttium en Mysie, Paul, ses amis et d'autres prisonniers, sous la conduite d'un centurion du nom de Jules et de soldats romains, longèrent d'abord la côte syrienne, avec escale à Sidon, puis traversèrent les mers de Cilicie et de Pamphylie. Passant entre l'île de Chypre et la côte asiatique, ils atteignirent Myre en Lycie. Là ils prirent place sur un autre vaisseau en partance pour l'Italie. Obligé par les vents contraires de s'abriter derrière la côte méridionale de la Crète, ils firent halte dans la baie de Bons-Ports. On était en octobre et à partir de cette époque jusqu'au printemps la navigation était jugée dangereuse par les anciens qui ignoraient la boussole et voguaient à l'estime d'après les étoiles. Paul

était d'avis d'hiverner sur place. « Je vois que la navigation ne va pas aller sans risques et sans de grands dommages, non seulement pour la cargaison et le vaisseau, mais encore pour nos vies. » Son conseil ne fut pas suivi. Le navire reprit la mer et se trouva bientôt en pleine tempête. Démuni de ses agrès, violemment secoué par les flots pendant quatorze jours et quatorze nuits, il fit naufrage sur la côte de l'île de Malte. Pendant tout ce temps Paul, avec une énergie et un sang-froid admirables, ne cessa de soutenir ou de ranimer les courages, en assurant de la part de Dieu que si le vaisseau devait sombrer, personne ne perdrait la vie. C'est grâce à lui qu'au moment où l'on approchait de terre, les soldats romains empêchèrent les matelots de s'enfuir dans la chaloupe et d'abandonner à une perte certaine navire et passagers. C'est encore par son intervention que lorsque le vaisseau s'échoua sur les bas-fonds et commença à se disloquer, le centurion s'opposa au dessein des soldats de massacrer leurs prisonniers, pour qu'aucun ne s'évadât à la nage. Finalement, comme il l'avait prédit, tous, matelots, soldats et captifs, au total deux cent soixante-seize personnes, furent sauvés.

On passa l'hiver à Malte. Les indigènes se montrèrent d'autant plus accueillants que Paul, par la simple imposition des mains, guérit de la fièvre et de la dysenterie le père de Publius, le premier personnage de l'île. Au mois de février Paul et son escorte s'embarquèrent sur un bateau à l'enseigne des Dioscures, Castor et Pollux, pour gagner Pouzzoles sur le golfe de Naples, avec escale à Syracuse et Reggio. A Pouzzoles, Paul trouva une communauté de chrétiens, parmi lesquels, grâce à la bienveillance du centurion Jules, il put demeurer pendant une semaine. De Pouzzoles il fit par voie de terre le voyage de Rome : les chrétiens de cette ville vinrent à sa rencontre jusqu'au Forum d'Appius (à plus de soixante kilomètres de Rome) et aux Trois Tavernes (à une quarantaine de kilomètres).

Arrivé à Rome par la voie Appienne, Paul fut remis aux prétoriens qui avaient la garde des prévenus cités au tribunal de César. Il fut maintenu en captivité pendant deux ans, mais avec une certaine liberté de mouvement : il a son logement particulier

en dehors de la caserne, il peut recevoir des visiteurs, à condition de ne pas se séparer de son gardien, un soldat romain, qui le tient en laisse par une chaîne fixée à l'un des poignets. La parole de Dieu, elle, n'est pas enchaînée : Paul discute avec les Juifs de Rome, fait connaître le Christ aux soldats de la garde prétorienne, excite par son exemple le zèle des autres prédicateurs de l'Évangile. C'est à cette époque que la tradition place les quatre épîtres dites de la captivité : deux à des communautés asiatiques, Colossiens, Ephésiens, pour les prémunir contre des spéculations qui mettaient en péril la primauté absolue du Christ sur les puissances angéliques et la conception de l'Église, un billet à Philémon, chrétien de Colosses, pour lui demander le retour en grâce d'un esclave fugitif, Onésime, que Paul avait accueilli et converti, et l'épître aux Philippiens où s'exprime la tendresse de l'Apôtre pour cette communauté aimée entre toutes, « sa joie et sa couronne ».

5. *Dernières années et martyre.*

Paul fut renvoyé libre par le tribunal de César au printemps de 63. Sur ses dernières années nous sommes peu renseignés : nous n'avons pas de document comparable au récit des Actes qui s'arrête à la fin de la première captivité ; seulement, quelques brèves indications éparses dans les épîtres Pastorales, ainsi nommées parce qu'elles sont adressées par l'Apôtre à ses collaborateurs (deux à Timothée, une à Tite) pour les diriger dans le gouvernement des Églises. D'après l'ancienne tradition romaine Paul est allé en Espagne, comme il en annonçait le projet dans son épître aux Romains, mais ce séjour, s'il a eu lieu, a dû être de courte durée. Ses lettres nous le montrent visitant la Crète, Ephèse, Troas, la Macédoine, l'Epire. Arrêté par la police de Néron, on ne sait en quel lieu précis, probablement en Asie, il fut amené à Rome. Après une dure captivité, où il se plaint à Timothée d'être abandonné par plusieurs et de n'avoir auprès de lui que Luc, le médecin fidèle, il est condamné à mort. En qualité de citoyen

romain, il est, non pas crucifié comme Pierre, mais décapité, l'an 67 d'après l'historien Eusèbe, sur la voie d'Ostie d'après la tradition romaine.

En mourant il pouvait bien redire la parole qu'il adressait quelques mois auparavant à son disciple Timothée : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera le Seigneur qui est le juste Juge. »

TABLE DES MATIÈRES

I. — SAUL LE PHARISIEN

1. — Enfance et adolescence..... 6
2. — Aux pieds de Gamaliel..... 13
3. — Le persécuteur de l'Église..... 14

II. — PAUL, APÔTRE DU CHRIST

1. — La conversion sur le chemin de Damas.. 18
2. — Avant les grands voyages missionnaires. 21
3. — Les grands voyages missionnaires..... 24
4. — Arrestation et première captivité..... 34
5. — Dernières années et martyre..... 38

EMM. GREVIN ET FILS — IMPRIMERIE DE LAGNY (C. O. 31.1245)-10-1944.
Dépôt légal : 4e trimestre 1944.
N° d'Édition : 75. — N° d'Impression : 488.